

Le Docteur Herbeau

Jules Sandeau



Exporté de Wikisource le 16/11/2016

- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX
- Chapitre X
- Chapitre XI

LE DOCTEUR HERBEAU.

I.

En quelle année naquit le docteur Herbeau, Aristide Herbeau, docteur de la Faculté de médecine de Montpellier, membre du conseil municipal de Saint-Léonard, chevalier de la Légion d'Honneur, une des figures les plus poétiques qu'ait ensevelies l'ombre des temps modernes ? À quelle époque vint-il exercer la médecine à Saint-Léonard ? C'est ce que nul ne saurait dire. Il n'est personne qui se rappelle avoir assisté aux débuts du docteur Herbeau, personne qui se souvienne qu'un autre docteur ait existé à Saint-Léonard avant le docteur Herbeau. On l'a toujours connu avec la même perruque, le même ventre et le même jonc à pomme d'or ; il a toujours eu cinquante ans, le même cheval, la même femme, la même culotte de velours et les mêmes souliers à boucles d'argent. Son cheval, c'était une jument, avait nom *Colette* : horrible bête, d'un gris sale, mais d'un trot solide, qui boitait toujours en sortant de l'écurie, mais qui, au bout d'une heure, allait comme un petit vent. M^{me} Adélaïde Herbeau était une grande femme sèche, acariâtre, et d'un tempérament jaloux. Le docteur, qui était versé dans la connaissance de l'antiquité grecque, se consolait en songeant à Socrate.

C'était bien à coup sûr le plus aimable des docteurs, d'une bonté vraie, d'une humeur facile, d'une naïveté charmante. Il

aimait le chevalier de Parny, citait volontiers Horace, recherchait la société des femmes, et jouissait auprès du beau sexe d'une réputation de galanterie qui aurait pu justifier la jalousie d'Adélaïde, s'il n'avait porté dans ses mœurs une austérité qui eût fait honneur à un esprit nourri de lectures moins profanes. Je ne dirai rien de son habileté pratique : ses cliens ne s'en plaignaient pas. Il tuait les uns, guérissait les autres, et tout le monde était content. Sans rivaux, sans confrères, il régnait seul à Saint-Léonard. À la ville et aux alentours, on ne vivait, on ne mourait que par le docteur Herbeau. Aussi quelle existence occupée que la sienne ! Rarement le soleil levant le surprenait auprès d'Adélaïde. En été, à trois heures du matin, à six heures en hiver, par la bise, par la pluie, par la glace, le docteur était sur *Colette*, trottant dans les sentiers, gravissant les monts, côtoyant les eaux de la Vienne. Et c'était le bon temps ! Il visitait la ferme, le château, la chaumière, et partout il trouvait des visages amis et des cœurs bienveillans. — Monsieur Herbeau ! s'écriait-on aussitôt qu'il apparaissait le long de la haie, ses ailes de pigeon au vent, la face épanouie, le ventre mollement ballotté par le trot régulier de sa monture, — et les enfans d'accourir ; l'un prenait la bride, l'autre l'étrier, » un troisième venait en aide aux courtes jambes du docteur. La ménagère rinçait les verres, et, pendant qu'Aristide prescrivait ses ordonnances, l'enfance joyeuse, grimpée sur *Colette*, promenait le pacifique animal, qui baissait humblement la tête et prenait son triomphe en patience. Au château, c'était bien autre chose ! on y aimait la gaieté d'Aristide, sa bonhomie et sa grâce parfaite. Aussi quel touchant accueil et quelles tendres prévenances ! Il s'y rencontrait bien parfois quelques esprits dénigrans et

sceptiques qui traitaient assez légèrement la science du cher docteur ; mais ce que je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, c'est que tous les gens bien portans le voyaient avec plaisir et faisaient de lui le plus grand cas.

Il était roi de la ville. Si deux maisons rivales choisissaient le même jour pour réunir à leur table les gloutons de Saint-Léonard, on se disputait le docteur presque à main armée (de fourchettes, s'entend), et c'étaient des querelles dont l'acharnement rappelait les divisions des Capulet et des Montaigu. Pour prévenir à la fois ces façons d'agir malséantes et les inimitiés que lui aurait nécessairement attirées, soit un double refus, soit une préférence plus imprudente encore, le docteur avait décidé qu'en pareille occurrence on le tirerait au sort. Dans les derniers temps, on le jouait en un cent de piquet. Un soir, chez la directrice de la poste aux lettres, le brigadier de gendarmerie proposa au receveur des contributions indirectes de jouer M^{me} Herbeau à qui perd-gagne. Ce mot incisif et méchant fut rapporté le lendemain à M^{me} Herbeau, qui ne pardonna jamais à la gendarmerie royale. L'année suivante, une épidémie, qui frappa particulièrement les gendarmes, s'étant déclarée dans le pays, M^{me} Herbeau menaça Aristide d'une séparation judiciaire, s'il visitait un seul gendarme de Saint-Léonard. Belle occasion dont ne profita pas Aristide ! Époux soumis et résigné, il refusa ses soins à la gendarmerie souffrante : tous les gendarmes guérèrent. Je suis loin d'approuver cette soumission d'Aristide aux rancunes d'une épouse implacable. Un médecin se doit à l'humanité tout entière. Toutefois, si l'on songe aux orages que le docteur, en résistant aux ordres d'Adélaïde, eût infailliblement déchaînés

sur sa tête, peut-être l'excusera-t-on d'avoir sacrifié à la tranquillité de son ménage les intérêts de la société, frappée dans ses enfans les plus chers.

Il faut bien reconnaître, hélas ! qu'en toutes choses le docteur ployait ainsi sous la volonté conjugale. Aristide tremblait sous un regard de M^{me} Herbeau, comme la perdrix sous l'œil magnétique du chien qui la tient en arrêt. Souvent, dans les cercles brillans de la ville, on le voyait, auprès des jeunes beautés, se livrant à toutes les grâces d'un esprit attique et léger. Sa figure rayonnait ; Horace et Parny voltigeaient sur ses lèvres ; de ses petits yeux sortaient des jets de flamme, et ses mains, enhardies par la poésie latine, osaient parfois des libertés toutes paternelles. Mais soudain ses traits se cristallisaient, un nuage cuivré passait sur son front, ses mains se retiraient confuses. C'est qu'un regard de M^{me} Herbeau, parti, comme une flèche, de la table de jeu, avait traversé le salon et frappé Aristide au cœur. Le reste de la soirée, le docteur était triste et muet. On le voyait errer, comme une chauve-souris, autour des parties de boston, insensible aux agaceries des femmes, morne, inquiet, et se crispant douloureusement aux approches de l'orage qu'il entendait gronder à l'horizon. L'orage éclatait au retour. Auprès d'Adélaïde, les transports d'Othello, la jalousie d'Hermione, n'eussent été que fureur de ramier et colère de gazelle. C'étaient toute la nuit des cris, des larmes, des sanglots, des tonnerres mêlés de pluie et de grêle à renverser des chênes druidiques ; comme le roseau, Aristide ployait la tête, attendant, pour la relever, qu'un rayon de soleil vînt rendre un coin d'azur au ciel.

De ces scènes déplorables, qui ne se renouvelaient que trop souvent, le docteur avait retiré je ne sais quelle outrecuidance juvénile, dont il ne se rendait pas bien compte à lui-même, mais qui n'en était pas moins réelle. À force de s'entendre déclarer coupable, le bon docteur en était arrivé à douter de son innocence, à sentir je ne sais quelle velléité de fatuité posthume se glisser dans son cœur et se loger sous sa perruque. Il finit par interpréter la jalousie de M^{me} Herbeau en faveur de ses agrémens personnels, et sa vanité, fleur hivernale, éclosa sous les transports jaloux d'Adélaïde, grandit au milieu des orages, comme ces violiers qu'a semés la tempête et qui croissent sur les ruines, battus des vents et de la tourmente. Hélas ! il la caressait avec amour, cette fleur épanouie sur ses rameaux jaunissans, et ne prévoyait pas qu'elle dût un jour attirer la foudre sur l'arbre de ses prospérités !

Adélaïde était donc la plaie du docteur, l'ombre de son soleil, l'eau qui trempait son vin, le rugueux revers de sa médaille d'or. Mais quelle existence n'a pas un mal secret qui la ronge ? La plus belle rose cache un ver destructeur au fond de son calice, disait à ce propos un poète de Saint-Léonard. Au reste, le docteur puisait aux réalités de la vie des consolations beaucoup plus positives que celles qu'auraient pu lui offrir toutes les muscs limousines. Il avait fait de son jonc à pomme ciselée un véritable sceptre, qui régnait sans partage sur dix lieues à la ronde, et, grâce aux contributions qu'il levait tous les ans sur la santé de ses sujets, il préparait à ses vieux jours cette médiocrité dorée qu'avait chantée son cher Horace. Déjà sa maison s'élevait, blanche et coquette, sur la place des *Récollets*, dominant les riches prairies, les champs baignés par

la Vienne, et les fabriques de porcelaine semées au pied du coteau. Déjà, sur les flancs de la colline, couraient les allées sablées d'un jardin où, nouveau Zénon, le docteur promenait ses rares loisirs. On y remarquait un kiosque dont l'architecture, excessivement chinoise, faisait honneur au goût d'Aristide Herbeau, qui, plus heureux que Perrault, fut à la fois un habile architecte et un grand médecin. C'était là que, durant les soirées chaudes et sereines, il aimait à rassembler les intelligences d'élite qui faisaient revivre alors à Saint-Léonard les beaux jours de la cité de Périclès. Il leur montrait avec orgueil les bordures de jacinthes et d'œillets qui encadraient symétriquement ses planches de légumes, et ne manquait jamais de citer l'*utile dulci* de son bien-aimé poète, précepte que les beaux esprits de la ville, versés dans la latinité du siècle d'Auguste, étaient parvenus à traduire ainsi : — Mêlez les œillets aux choux-fleurs et les jacinthes aux navets. — Les petites réunions du kiosque furent célèbres dans le pays, on en parle encore à Limoges. Il s'y buvait une énorme quantité de bière. La politique en était bannie ; mais les arts, la science et la littérature s'y voyaient traités avec une supériorité qu'on ne rencontre guère que dans les salons de Saint-Léonard. Les poètes du lieu y lisaient de petits vers, et parfois les dixièmes muses d'alentour venaient y montrer le coin de leurs bas azurés. Aristide présidait ces assemblées avec une aménité qui lui gagnait tous les cœurs ; aux grandes solennités, il maniait lui-même le théorbe et la lyre, et l'on comprenait bien, à l'entendre, qu'Apollon, dieu des plantes salutaires, fût aussi le dieu des savantes mélodies.

La maison du docteur était petite, mais l'intérieur en était

élégant et habilement disposé. Il est vrai que les cheminées fumaient, qu'il fallait passer par la cuisine pour arriver à la salle à manger, que les tapis en étaient proscrits, le carreau glacé ; qu'on y gelait en hiver, qu'on y grillait en été ; mais c'était d'ailleurs un véritable bijou. Enfin, l'écurie de *Colette*, bonbonnière où la paille était moins rare que l'avoine, rappelait confusément les écuries du château de Condé aux habitants de Saint-Léonard qui ne connaissaient pas Chantilly. Ajoutez à tout ceci que le docteur Herbeau était adjoint au maire, membre du conseil municipal, chevalier de la Légion-d'Honneur ; que si le présent était riant, l'avenir était plus riant encore ; qu'au bout de quelques années de labeur Aristide pourrait se retirer dans un noble repos, laissant l'exemple de ses vertus et l'exploitation de sa clientèle à son fils, Célestin Herbeau, élève en médecine à la faculté de Montpellier, jeune bachelier qui faisait déjà pressentir, par sa haute capacité, le digne successeur de son père ; et vous conviendrez que la destinée, en infligeant Adélaïde au docteur, avait pris soin d'envelopper cette pilule amère dans le miel le plus doux. Mais rien n'est stable ici-bas : le bonheur de l'homme est bâti sur le sable, un coup de vent suffit à le balayer.

II.

Par une belle soirée d'avril, Aristide Herbeau, monté sur *Colette*, suivait, tout pensif, le sentier qui mène du château de Riquemont à Saint-Léonard. Il venait de visiter M^{me} Riquemont, mariée depuis deux ans, et depuis deux ans affligée d'un mal qui déroutait tout l'art du docteur. C'était, à vrai dire, un mal étrange qui n'avait pas de nom, résistait à tous les remèdes, changeait chaque jour de place, de symptômes et de nature, mettait en défaut tous les systèmes et faisait tourner la cervelle du cher Aristide. Aristide, qui avait probablement lu dans Hippocrate qu'il vaut mieux dire une sottise que confesser son ignorance, avait fini par déclarer que M^{me} Riquemont était affectée d'une gastrite passée à l'état chronique, et depuis deux ans il la traitait en conséquence. Pour M. Riquemont, il prétendait que sa femme avait des vapeurs et ne s'en souciait pas autrement.

Je professe une vive sympathie pour les maris en général. Je me suis toujours senti au cœur une extrême tendresse pour ces parias des temps modernes, et je me dis parfois que ces pauvres bourreaux pourraient bien être plus à plaindre que leurs victimes. J'ai vu partout tant de féroces tyrans égorgés par de faibles opprimées, tant de cruels sacrificateurs immolés par de tendres martyres, tant de voraces vautours déchirés par

d'aimables colombes, que je commence à craindre que la littérature contemporaine n'ait pris la pitié à l'envers. Jamais on ne m'a vu dans les rangs de ces galans chevaliers, croisés pour conquérir l'indépendance de l'épouse, et je n'ai pas encore déposé mon offrande de maris sur les autels de cette liberté, ensanglantés déjà par plus d'une hétacombe. C'est donc avec un véritable désespoir que je me vois contraint d'avouer que M. Riquemont était un de ces types malheureux qui défraient les romans à la mode, un de ces époux chargés de crucifier la femme, messie des sociétés nouvelles. Ce n'est pas que M. Riquemont descendît en ligne directe de Barbe-Bleue : à Dieu ne plaise ! C'était tout simplement un honnête butor, qui pensait qu'une femme n'a rien à demander au ciel quand son mari ne la bat pas et ne l'oblige point à laver la vaisselle. Je puis même assurer qu'il aimait réellement M^{me} Riquemont ; seulement, il l'aimait à sa manière, en véritable rustre qu'il était. Comme il lui laissait le loisir de veiller à ses heures, de dormir son sommeil et de manger sa faim, qu'elle avait des bois et des prairies, un toit solide et chaud, des serviteurs soumis, une table abondante, il l'estimait heureuse entre les heureuses, et n'imaginait pas qu'en dehors de félicités si belles il y eût quelque petit bonheur à rêver.

En acquérant le château d'un noble ruiné, M. Riquemont avait oublié de s'approprier en même temps la grâce, le savoir-vivre et les manières élégantes des hôtes qu'il avait remplacés. C'était un de ces campagnards enrichis qui ne parviennent jamais à briser la forme du moule à fromage où Dieu les a coulés, un de ces châtelains d'hier, dont la seigneurie sent toujours un peu l'étable à vaches d'où elle est sortie. Celui-là

sentait l'étable moins encore que l'écurie. La grande occupation de son existence, le but le plus direct de sa destinée, était d'élever des chevaux, de propager la pure race limousine, il vivait avec ses poulains, il les appelait ses enfans, et une belle jument poulinière avait à ses yeux plus de prix que la plus belle femme du monde. Que M^{me} Riquemont fut malade, il s'en inquiétait peu, tant la santé de ses élèves absorbait sa sollicitude. Une mollette troublait son sommeil, un javart lui donnait la fièvre. Excellent agronome d'ailleurs, habile horticulteur, chasseur intrépide ; nature abrupte, mais active ; esprit borné, mais doué d'une rare intelligence pour tout ce qui ne sortait pas de sa juridiction, il augmentait chaque année ses revenus, méprisait souverainement les écrivains et les poètes, jetait au feu les livres de M^{me} Riquemont, sous prétexte que les romans perdent les femmes, raillait impitoyablement toute science qui ne traitait pas de l'agronomie ou de l'hippiatrique, et ne trouvait pas que la pensée put avoir un plus bel emploi que celui qu'il en faisait lui-même. Il avait quarante ans, des traits durs, mais honnêtes, un appétit féroce et presque toujours une gaieté brutale, trop grossière pour blesser ses victimes, mais assez lourde pour les assommer.

M^{lle} Louise de Marsanges, riche héritière de la Creuse, échappait à peine aux joies de l'enfance, lorsque M. Riquemont l'avait demandée en mariage. Elle était orpheline et n'avait plus qu'une grand'mère, qui ne voulait pas mourir avant d'avoir assuré la destinée de sa petite fille. M. Riquemont jouissait dans tout le pays d'une belle réputation de probité et d'esprit ; de probité, parce qu'il ne volait personne ; d'esprit, parce qu'il faisait fortune. M^{me} de Marsanges était bien vieille

et sentait approcher l'heure de la séparation éternelle. Tremblant pour l'avenir de Louise, elle fit passer son effroi dans le cœur de la jeune enfant. Louise comprit en pleurant que la mort de sa grand'mère la laisserait seule, sans appui, sans soutien, et, moins cependant pour prévenir le malheur qu'on lui laissait entrevoir que pour rasséréner les derniers jours de sa vieille amie, elle accepta la main qui lui était offerte. Quelques semaines après le mariage de Louise, M^{me} de Marsanges emporta au ciel tout le bonheur de sa petite-fille.

Louise était une nature élégante, fine et délicate : mélange d'espièglerie charmante et de douce mélancolie, car l'enfance folâtre n'était pas morte en elle, et déjà son cœur s'ouvrait aux rêveries de l'inquiète jeunesse. Le premier mois de son séjour à Riquemont ne fut pas sans charme pour elle. M. Riquemont lui montra avec orgueil ses bois et ses guérets, ses coteaux couronnés de blés noirs, ses prairies où bondissaient les poulains pétulans, espoir de ses haras. Louise aimait les beaux chevaux : elle eut un beau cheval, ardent à la course, docile à la voix de sa belle maîtresse. Ce fut pour elle une grande joie de se sentir emportée, les cheveux au vent, par le galop d'un coursier rapide. Puis elle s'intéressa aux travaux de la campagne. Tout était nouveau pour elle, M. Riquemont lui expliqua tout. Elle visita les étables ; elle eut une génisse de prédilection. Vers la chute du jour, elle aimait à voir les troupeaux passer sur la terrasse, en revenant des pacages. On était alors à l'époque de la moisson ; elle alla voir couper les blés, et revint, chaque soir, assise sur les gerbes dorées, traînée par les bœufs mugissans. Elle éleva des couvées de perdreaux ; elle eut ses oiseaux et ses fleurs. Elle apprit à battre la crème,

moins blanche que ses blanches mains. Elle gouverna son ménage avec la joie d'une reine de quinze ans.

Malheureusement, toutes ces petites félicités n'étaient guère faites pour amortir l'énergie d'un cœur de dix-huit ans. Au bout d'un mois, Louise s'aperçut que toutes les ressources de l'esprit de M. Riquemont avaient été absorbées par la culture des champs et par l'éducation des chevaux. Elle demanda des livres, M. Riquemont lui conseilla de méditer la *Maison Rustique*. Un jour, entre une dissertation sur l'entretien des prairies artificielles et une discussion sur l'éparvin d'une jument, elle essaya de glisser quelques mots littéraires : M. Riquemont lui signifia qu'il avait en horreur les femmes pédantes et beaux-esprits. Elle manifesta le désir d'aller quelquefois à Aubusson, où elle avait laissé toutes ses affections d'enfance : M. Riquemont lui déclara qu'il détestait la sensiblerie et la locomotion chez les femmes. Pendant le premier mois de son mariage, M. Riquemont avait accompagné Louise dans toutes ses courses. Au bout d'un mois, — Louise, lui dit-il, tu connais maintenant le pays et les habitudes ; point de gêne entre nous, mon enfant ; je vais à mes affaires et te laisse à tes plaisirs. — À partir de ce jour, M. Riquemont ne rentra guère au gîte que pour manger et pour dormir. Louise voulut se plaindre de la solitude où se consumaient ses jours ; M. Riquemont lui demanda sérieusement si elle était folle. Elle le pria de vouloir attirer au château quelques personnes de la ville ; M. Riquemont répondit que les nouvelles connaissances étaient dangereuses. La pauvre enfant fit quelques prévenances au vieux curé du village : M. Riquemont cria qu'il n'aimait ni les jésuites ni les cafards, et qu'il n'entendait pas que sa

femme frayât avec des Tartufes. Le second mois de son mariage, Louise se promenait pensive le long des haies, et déjà bien des pleurs avaient mouillé ses yeux.

L'automne approchait, saison des rêveuses tristesses. Louise vit ses beaux jours se flétrir et tomber avec les feuilles des charmilles. Elle passait ses heures solitaires dans le parc, inquiète, inoccupée, et mêlant le deuil de son âme au deuil de la nature. C'est ainsi qu'elle vit en quelques semaines le soleil décliner dans le ciel et la jeunesse dans son cœur. Son beau front se voila, ses joues se décolorèrent, l'azur de ses yeux se ternit, et la gaieté, cette riante fleur de son printemps, pâlit et mourut sur sa tige.

L'hiver fut plus sombre encore. Louise le passa presque tout entier sous le manteau d'une vaste cheminée, morne, affaissée, ou bien lisant quelques livres qu'elle dérobaît au regard de son mari, mais qui ne faisaient qu'aggraver son mal, car tous lui parlaient de bonheur et d'amour. M. Riquemont sortait le matin et ne rentrait que le soir, à l'heure du repas. Il rentrait assez ordinairement escorté de quelques maquignons ou de quelques rustres du village, et c'était au milieu de ces aimables convives que Louise allait s'asseoir, silencieuse et résignée ; heureuse encore lorsque sa tristesse n'offrait pas à son mari un sujet de quolibets grossiers ou de reproches amers.

Vers le printemps, la santé de M^{me} Riquemont s'altéra si visiblement, que M. Riquemont s'en aperçut lui-même ; il s'en préoccupa médiocrement, disant que c'étaient des vapeurs. Toutefois, pour l'acquit de sa conscience, il fit appeler le docteur Herbeau.

Le docteur accourut, monté sur *Colette*. Il vit Louise, il étudia le mal, mais vainement. Le mal était partout et nulle part. Aristide commença par saigner le sujet et par lui administrer quelques grains d'émétique, remèdes anodins, disait-il, qui ne pouvaient aggraver le cas, s'ils ne le guérissaient point. Louise voulut bien résister aux ordonnances du docteur ; mais M. Riquemont les lui signifia avec tant d'autorité, — disant que, si elle était réellement malade, elle se prêterait de meilleure grâce à la guérison, qu'il était las de l'entendre gémir, qu'il voyait bien que c'était un jeu et qu'elle voulait se donner des airs intéressans, qu'une bonne saignée la corrigerait de ces manies, qu'on serait trop heureux de jouir des bénéfices de la maladie sans en avoir les inconvéniens, et tant d'autres absurdités pareilles, — que la pauvre Louise, pour conquérir le repos, se livra, comme une victime, à la lancette et à l'émétique du docteur. L'émétique détermina une violente inflammation à l'estomac de la malade ; et comme la tristesse est un des symptômes moraux de la gastrite, et que l'affection présentait d'ailleurs tous les caractères d'une affection chronique, Aristide décida hardiment que Louise avait une gastrite passée à l'état chronique. Le mal était baptisé, mais Louise n'en valait guère mieux, et son état empira sous les soins assidus de la science.

Le docteur allait deux fois par semaine au château de Riquemont. Il s'établit bientôt entre ces trois personnages une intimité dont les détails se lient nécessairement au dénouement de cette histoire.

On comprend facilement qu'entre les mœurs rustiques de M. Riquemont et la molle nature du docteur Herbeau, il n'était

guère de sympathies possibles. Le langage fleuri d'Aristide, ses citations latines, sa parole légèrement emphatique, ses manières toutes propres, l'insoucieuse ignorance qu'il affectait à l'endroit du pur sang limousin, étaient odieux au campagnard. D'un autre côté, les façons brusques de M. Riquemont, son mépris de toute noble science, ses gestes, ses discours, tout en lui révoltait le docteur ; seulement, l'antipathie de ce dernier ne se révélait que par une réserve pleine de politesse, tandis que celle du châtelain affectait des formes acerbes, railleuses, impitoyables. C'étaient, à chaque instant et à propos de toute chose, des plaisanteries de mauvais goût qui frappaient le bon Aristide dans ce qu'il avait de plus respectable. *Colette*, par exemple, était le but accoutumé des sarcasmes du campagnard ; il n'épargnait pas davantage la perruque du docteur, ses souliers à boucles d'argent, sa croix d'honneur et son cher poète. Et puis le docteur et le châtelain ne différaient pas moins d'opinions que de caractères. Essentiellement monarchique, Aristide Herbeau soutenait l'autel et le trône ; c'était un esprit nourri des plus saines doctrines de la *Gazette* et de la *Quotidienne*. M. Riquemont, au contraire, était une des marionnettes que le libéralisme fit, pendant quinze ans, danser au bout de ses mauvaises phrases. Il croyait aux jésuites et prêchait à ses paysans la haine des missionnaires. Le poisson et les légumes étaient impitoyablement proscrits de sa table le vendredi et le samedi. Il empêchait sa femme d'aller à la messe ; et, s'il rencontrait sur son chemin le curé de Riquemont, il détournait la tête avec affectation, afin de ne le point saluer. Comme tous les libéraux, il conciliait d'ailleurs le culte de l'empire avec celui de la liberté, et coiffait, sans sourciller, Napoléon du bonnet de la

république. Il recueillait avec soin dans le département toutes les aventures scandaleuses où les curés et les vicaires se trouvaient plus ou moins impliqués, et il les adressait, revues et corrigées, au *Constitutionnel*, qui les lui renvoyait considérablement augmentées. En littérature, il ne connaissait que *la Pucelle* de Voltaire. Aristide évitait autant que possible les occasions de se mesurer avec un si rude joueur ; mais celui-ci avait un art merveilleux pour l'amener, bon gré, mal gré, sur le terrain de la discussion. Le docteur y apportait des formes courtoises qui ne faisaient qu'irriter le campagnard, et c'était alors, de la part de ce dernier, des éclats de voix qui frappaient Louise de stupeur, et le docteur lui-même d'épouvante. Ainsi, M. Riquemont n'avait pas de plus grande joie que de déclamer avec emphase, devant Aristide, les passages de son journal, extraits du carton aux vicaires. Aristide avait pris le parti de subir patiemment ces lectures et de ne jamais y répondre ; mais si, par malheur, en les écoutant, il laissait échapper un sourire, ou s'il se permettait de balancer, d'un air incrédule, sa jambe droite croisée sur la gauche, le rustre, qui le guettait sournoisement, s'interrompait aussitôt et l'apostrophait de la façon la plus grossière. Et vainement Aristide protestait de son innocence ; vainement il se défendait d'appartenir à la congrégation des jésuites ; vainement il assurait qu'il n'était point un suppôt de la tyrannie, ajoutant qu'il appelait, avec autant d'ardeur que M. Riquemont lui-même, le bonheur et la liberté des peuples ; M. Riquemont criait à l'hypocrisie, et tenait le docteur Herbeau pour un séide du pouvoir. Je ne saurais dire tout ce que le bout de ruban rouge qu'il portait à sa boutonnière valut à ce pauvre bonhomme de sarcasmes amers et de brutales railleries. Dieu

sait cependant qu'il l'avait gagné d'une manière bien innocente, et c'est le cas de raconter quelles voies détournées prit la Providence pour attacher le signe de l'honneur sur la poitrine d'Aristide : récompense tardive, inespérée, tant était épaisse la mousse de modestie sous laquelle il cachait la violette de ses mérites !

Ce grand fait s'accomplit durant les premières années de la restauration. Un prince de la branche aînée visitait les provinces du centre de la France. Comme Limoges le possédait en ses murs, Saint-Léonard sollicita l'honneur de le posséder à son tour. Le prince daigna y consentir. Ce fut un beau jour pour Saint-Léonard, le jour où il lui fut donné d'ouvrir ses portes à l'auguste visiteur. Dès le matin, la ville avait pris ses vêtemens de fête. La façade de la mairie était pavoisée de drapeaux ; les habitans, dans leur enthousiasme, avaient illuminé en plein jour. À midi, une députation, qui se composait des personnages les plus éminens de la cité, partit à cheval pour aller à la rencontre de l'altesse. De temps immémorial, Saint-Léonard n'avait vu, même en carnaval, une si belle cavalcade. Le docteur Herbeau s'y faisait remarquer par son bon air. Le maire de Saint-Léonard étant mort d'émotion l'avant-veille, en apprenant qu'il allait avoir à haranguer un prince du sang, c'était le docteur Herbeau qu'on avait chargé de ce soin, moins en sa qualité de premier adjoint qu'en raison de son éloquence. Il tenait dans l'un des arçons de sa selle une petite harangue qui devait lui faire quelque honneur près du prince et dans le pays. Malheureusement, ce jour-là, soit que *Colette* fût souffrante, soit qu'elle n'eût pas été jugée digne de figurer dans une pareille solennité, Aristide montait un cheval qu'il essayait

pour la première fois. (Tétait d'ailleurs un fort pacifique animal, vrai mouton bridé, un cheval de meunier, je crois. Le docteur Herbeau, véritable centaure, qui n'eût pas craint de monter Bucéphale, était à l'aise là-dessus comme un prélat en son fauteuil. Il portait haut la tête et s'étalait d'une si fière grâce, que chacun en faisait la remarque au passage. Les femmes disaient en se le montrant : — Voyez, ma chère, quelle belle mine a le docteur Herbeau ! Il les saluait avec sa cravache, mais d'un geste si charmant que toutes en étaient ravies.

Les choses allaient le mieux du monde, et la cavalcade trottnait depuis une heure sur la route, lorsqu'un nuage de poussière qui tourbillonnait au loin comme une trombe, annonça la venue du prince. C'était bien le prince en effet. Descendu de voiture à deux lieues de la ville, il arrivait à cheval, suivi de son état-major. La députation de Saint-Léonard avait fait halte, au commandement du docteur Herbeau. Tous les cœurs battaient dans les poitrines. Le docteur tenait d'une main sa harangue, de l'autre les rênes de son coursier. Le prince s'étant arrêté à quelque distance, Aristide piqua des deux, et, se détachant de ses compagnons, s'avança vers l'altesse au trot de sa monture. Mais, ô catastrophe imprévue ! comme le docteur, après s'être incliné, allait débiter sa harangue, son diable de cheval se prit à cabrioler comme une chèvre, et le pauvre Aristide, perdant d'un seul coup la tête et les étriers, roula comme une boule dans la poussière. Un murmure moqueur faillit s'élever dans la suite du prince, mais le prince l'étouffa d'un regard ; puis, se penchant avec bonté vers Aristide, qui, dans sa confusion, ne songeait pas à changer

d'attitude, il laissa tomber un de ces mots exquis qui firent la popularité d'Henri IV, un de ces mots charmans qui consolent de toutes les disgrâces, un de ces adorables à-propos qui font la fortune des rois.

— Monsieur, relevez-vous, lui dit-il.

Touché jusqu'aux larmes, Aristide se releva et baisa la main de l'altesse.

Ce fut quelques mois après cette mésaventure que le docteur Herbeau fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Cette histoire est bien connue dans le pays, et l'on y dit encore que le docteur Herbeau serait mort sans la croix, s'il n'eût jamais monté un autre cheval que *Colette*. Je laisse à penser si c'était là pour M. Riquemont un magnifique sujet de quolibets. En vérité, le château de Riquemont était un cirque où deux fois par semaine le malheureux Herbeau était livré aux bêtes et endurait mille martyres.

Louise était le seul lien qui existât entre ces deux hommes. Le docteur avait apporté une espèce de distraction aux ennuis qui la dévoraient. Louise était dans cette situation de cœur et d'esprit qui ne connaît point de romans ennuyeux ni de visiteurs incommodes. Elle commença par trouver le docteur ridicule et par rire tout bas de sa perruque et de son ventre ; elle finit par apprécier sa bonté et par l'aimer d'une amitié véritable. Les jours qui amenaient le docteur au château étaient les beaux jours de Louise, tant cette existence était délaissée. Du moins elle pouvait échanger avec lui quelques fragmens d'idées, quelques lambeaux de sentimens. D'un autre côté, la jeunesse de M^{me} Riquemont, sa grâce, sa beauté, sa tristesse, sa

santé frêle et débile, avaient vivement intéressé le chevaleresque Aristide, et il s'était pris pour elle d'une noble et sincère affection. Malheureusement, le docteur ne comprenait pas que l'amitié la plus pure et la plus désintéressée pût emprunter auprès d'une femme, jeune et belle, un autre langage que celui de la vieille galanterie dont il était un des derniers représentans. Louise s'en amusait innocemment ; mais M. Riquemont en prenait quelque ombrage, et son humeur se manifestait par un redoublement d'épigrammes, qui tombaient sur Aristide comme en été la grêle sur les toits.

Or, plus M. Riquemont se montrait dur et brutal, plus Louise, par un sentiment de bonté délicate, se montrait affectueuse et tendre.

Elle avait des secrets charmans pour amortir les coups que son mari portait à l'amour-propre d'Aristide. C'étaient pour son cher docteur mille cajoleries adorables, telles qu'une femme peut en avoir pour un vieillard ou pour un enfant. Elle tournait autour de lui comme une belle chatte blanche, lui donnant ses petites mains à baiser, et ne l'appelant jamais que son bien-aimé docteur. Elle se montrait plus réservée en présence de M. Riquemont ; mais lorsqu'il s'éloignait pour aller visiter ses poulains, laissant Aristide tout meurtri sur le champ de la discussion, Louise alors se mettait à l'œuvre. Elle relevait la victime et lui faisait de sa tendresse un édredon sur lequel elle le berçait mollement. Aristide était le médecin du corps de Louise ; Louise était le médecin de l'ame d'Aristide. Si le mal qui la consumait lui laissait quelque trêve, elle prenait le bras de son docteur chéri, et tous deux s'en allaient à pas lents le long des charmilles. La jeune femme avait un art

exquis pour flatter les manies de son vieux camarade. Le docteur savait un peu de botanique ; Louise se faisait dire le nom des plantes et des fleurs, l'histoire de leurs instincts et de leurs amours. Elle aimait les poètes que le docteur aimait. Elle regrettait que son éducation imparfaite ne lui permît pas de lire Horace dans le texte. S'ils rencontraient *Colette* au retour de l'abreuvoir, elle s'approchait de l'horrible bête, et flattait affectueusement son vilain col gris. Elle cueillait de beaux bouquets de fleurs des champs, et les offrait coquettement à son chevalier. Elle manquait rarement de lui passer un bluet à la boutonnière, disant qu'elle aimait le bleu, et quelle voulait que son cher docteur portât la couleur de sa dame. Enfin, que vous dirai-je ? elle cherchait à se faire pardonner son mari.

Il arriva que le docteur, qui n'avait pas les perceptions du cœur bien déliées, et dont la vanité, ainsi que je l'ai dit déjà, fleurissait, comme les primevères, sous la neige, s'exagéra l'expansive tendresse de Louise, en dénatura le sens, et qu'au lieu de remercier, dans son humilité, le butor qui lui valait de si doux dédommagements, il ne rendit grâce, dans son orgueil, qu'aux séductions de son génie et aux charmes de sa personne. Il imita ce vétéran de la grande armée qui s'enivrait régulièrement tous les jours avec la liqueur destinée à laver ses blessures. Louise ne comprit pas ce qui se passait dans cette ame, et comme, chez elle, l'esprit avait autant besoin de distraction que le cœur, elle ne put résister au plaisir d'assaisonner son intimité d'un petit grain de coquetterie et d'agacer parfois la sentimentalité surannée de son vieux ami, n'imaginant pas que ce jeu pût avoir pour elle ou pour lui le moindre danger. Aristide fut dupe de ce petit manège, et la

jeune femme, un jour qu'elle craignait pour lui quelques nouvelles bordées de sarcasmes, lui ayant conseillé gaiement de réserver l'expression de ses beaux sentimens pour les heures où son mari serait absent, le vieux Céladon ne douta plus qu'il ne fût lancé dans une intrigue amoureuse. Si l'on veut bien se rappeler que la jalousie d'Adélaïde autorisait depuis longtemps ces retours d'une jeunesse évanouie, si l'on songe qu'après tout le docteur n'était ni beaucoup plus vieux ni plus laid que M. Riquemont, qu'il avait sur lui, par son intelligence et par ses manières, une supériorité incontestable, et qu'enfin, grâce à l'isolement de Louise, il n'avait pas d'autre comparaison à redouter, peut-être s'étonnera-t-on moins de la présomption du trop inflammable Aristide. Et puis, il faut bien se dire qu'en changeant de nature, son affection avait conservé la même allure et le même langage. C'était une flamme discrète qui brûlait doucement dans son cœur, sans éclat et sans bruit, et que Louise entretenait sans beaucoup de frais à son insu. Les passions avaient toujours traité M. Herbeau avec tant d'indulgence, qu'il leur rendait politesse pour politesse, et son amour était à la fois si plein de confiance et de réserve, qu'il aurait pu vivre de longues années auprès de Louise sans qu'elle se doutât que l'expression de cet amour fût autre chose que le langage d'une antique chevalerie, et sans qu'il soupçonnât la tendresse de Louise de n'être que ce qu'elle était véritablement, une douce amitié, relevée par une coquetterie innocente. Cette petite intrigue, dont il faisait tous les honneurs, remplissait de joie le bon docteur, qui prenait hardiment pour des frégates les coquilles de noix qu'il avait lancées sur le fleuve de *Tendre* ; d'une joie d'autant plus vive, que la conscience de son bonheur, quoique purement honoraire,

suffisait aux exigences de sa passion et le vengeait secrètement des railleries de M. Riquemont. Pour M. Riquemont, il avait bien remarqué l'intimité qui existait entre sa femme et le docteur ; il Pavait même observée de près, et bien qu'il n'eût rien découvert qui pût alarmer ses susceptibilités conjugales, il nourrissait contre Aristide je ne sais quelle humeur jalouse qu'il ne s'expliquait pas à lui-même, mais qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. Les choses en étaient là depuis plusieurs mois et ne semblaient pas devoir prendre de longtemps une face nouvelle : Louise toujours souffrante, le docteur toujours épris, le châtelain toujours brutal.

Le docteur revenait donc tout pensif du château de Riquemont, par une belle soirée d'avril ; il en revenait, sachant moins que jamais à quoi s'en tenir sur la maladie de Louise, car Louise était devenue la préoccupation continuelle d'Aristide. C'était la fleur de sa clientèle, le diamant de sa couronne : fleur étiolée, diamant dont chaque jour altérait le limpide éclat. À chaque visite nouvelle au château, la science du docteur recevait un vigoureux soufflet, et cette fois la pauvre fille revenait la joue toute meurtrie.

En approchant de la ville, les sombres rêveries d'Aristide firent place à des pensées plus sereines. Sans rivaux à Saint-Léonard, unique docteur dans la contrée, il se disait qu'en dépit de M. Riquemont lui-même, la clientèle du château ne pouvait pas lui échapper. Bientôt il aperçut son kiosque qui se dressait majestueusement sur la colline, les volets verts de sa maison blanche, la fumée de son toit qui flottait dans l'air bleu du soir. À ce glorieux aspect, son cœur s'épanouit, et *Colette* elle-même fit entendre un hennissement de joie. *Hoc erat in votis !*

s'écria-t-il en pressant les flancs de sa bête. Et, en gravissant le coteau, il contemplait complaisamment la vaste étendue de pays qui se déroulait à ses pieds, et il pensait, dans son orgueil, que sous ce ciel et sur cette terre qu'il embrassait de son regard, il n'était pas une fièvre, pas une gastrite, pas un catarrhe, pas une inflammation, pas un pythiriasis, pas une jambe cassée, qui ne fût le bien exclusif d'Aristide Herbeau, docteur de la faculté de médecine de Montpellier, membre du conseil municipal de Saint-Léonard, chevalier de la Légion-d'Honneur, et père de Célestin Herbeau.

Seigneur, la foudre qui gronde sous vos pieds n'éclate point brusquement sur la terre. Vous voilez votre ciel avant d'y déchaîner la tempête. Vous préparez la nature aux effets de votre colère ; à l'approche de vos orages, les animaux se retirent effrayés dans leurs retraites, et vous envoyez aux plantes elles-mêmes je ne sais quels pressentimens de tristesse et d'inquiétude. Pourquoi, Seigneur, avez-vous traité l'homme moins favorablement que la gazelle et que la germandrée ? Nos orages, à nous, éclatent dans l'azur du ciel ; votre justice n'a point d'avant-coureurs, c'est toujours au milieu de nos joies que votre droite terrible s'appesantit sur notre tête.

Colette venait de s'arrêter devant la porte de son maître ; Aristide mit pied à terre, et, après avoir abandonné son destrier aux soins de Jeannette, grosse fille limousine qui cumulait dans le ménage des deux époux la triple charge de cuisinière, de palefrenier et de femme de chambre, il entra d'un pied joyeux dans sa maison. Adélaïde était absente. Aristide se jeta dans une bergère habillée d'une toile grise, et, après avoir promené un regard caressant sur ses fauteuils de velours d'Utrecht, sur

ses flambeaux de bronze, enveloppés d'une gaze toute souillée par les mouches irrévérencieuses, après avoir contemplé avec amour sa pendule dorée, surmontée du Temps armé d'une faux, ses rideaux à carreaux rouge et blanc, qui faisaient un damier de chaque fenêtre : *O Melibæe, deus*, s'écria-t-il en se couchant sur le dos, *nobis hæc otia fecit !* car il savait un peu de Virgile. Jeannette le surprit dans cet état de béatitude, les pieds en l'air, les mains endormies sur le ventre.

— Qu'est-ce ? Jeannette, demanda Aristide sans tourner la tête.

— C'est un monsieur, répondit Jeannette, un étranger qui n'est pas de la ville.

— Idiotie que vous êtes ! s'écria le docteur, sans changer de position ; s'il n'est pas de la ville, c'est qu'il est étranger ; s'il est étranger » c'est qu'il n'est pas de la ville : vous faites là un pléonasme, petite » un horrible pléonasme.

— Un étranger qui n'est pas de la ville, répéta Jeannette sans s'émouvoir, et qui vient pour l'habiter. Il a dit qu'il était bien fâché de n'avoir trouvé ni monsieur ni madame...

— Mettez de la suite dans vos idées, Jeannette, mettez de la suite dans vos idées, mon enfant, s'écria le docteur. Il fallait commencer votre discours par dire qu'un étranger était venu faire visite au docteur Herbeau et à son épouse. Procédons par ordre, si la chose est possible. N'opérons pas la saignée avant d'avoir fait la ligature. Et quel est cet étranger ? semble-t-il jouir d'une robuste constitution ?

— Il a dit, répéta Jeannette avec un imperturbable sang-froid, qu'il était bien fâché de n'avoir trouvé ni monsieur ni

madame, mais qu'il serait plus heureux une autre fois, et il m'a remis ce chiffon, ajouta-t-elle en tirant de sa gorgerette une carte satinée qu'elle présenta au docteur.

— Quelque surnuméraire de l'enregistrement, dit Aristide en se parlant à lui-même ; quelque commis à pied des droits réunis ; mauvaise clientèle ! tout ce monde-là est obligé de se bien porter. Voyons, Jeannette, voyons cette carte, ajouta-t-il en tendant la main, mais sans tourner la tête, et toujours dans la même attitude.

Jeannette la lui ayant glissée entre l'index et le pouce, le docteur pressa légèrement la carte, la soupesa quelques instans avec un sourire goguenard, la flaira d'un air impertinent, puis enfin y abaissa un regard nonchalant.

O Balthasar, lorsqu'au milieu de tes courtisans et de tes femmes » tu aperçus une main mystérieuse traçant des mots fatals sur le marbre de ton palais ; ô Robinson, lorsqu'un jour, dans ton île, tu découvris l'empreinte d'un pas humain sur le sable ; ô Leporello, lorsque tu vis entrer dans la salle de ton maître la blanche statue du commandeur ; certes, ô mes amis, chacun de vous dut passer un horrible quart d'heure de terreur et d'effroi. Eh bien ! il était réservé au docteur Herbeau de résumer en une seule minute ces trois quarts d'heure de classique épouvante.

Aristide se leva d'un seul jet, comme les diabolins à ressort lorsqu'on ouvre la boîte où ils sont comprimés. Il se tint un instant sur ses jambes, droit, raide, immobile, terne, les yeux hagards, puis il retomba lourdement sur sa bergère, comme un taureau sous la massue de l'abattoir. De sa main glacée s'était échappée la carte de l'étranger, mais sur la porcelaine luisante

il avait lu un nom écrit en lettres de feu ; et ce nom, il le voyait partout, sur ses bronzes, sur ses rideaux, sur ses fauteuils, et jusque sur sa culotte de velours, partout flamboyant, terrible, ineffaçable comme la tache que Miranda portait au cœur.

Il demeura long-temps ainsi ; enfin, se tournant vers Jeannette, qui le regardait d'un air hébété, il demanda une lumière. L'infortuné cherchait à douter de son désastre. Peut-être ses yeux l'avaient-ils abusé. Le malheur est si prompt à l'espoir ! L'ame qui se noie s'attache à tous les brins d'herbe que lui jette la brise du rivage. Lorsque Jeannette eut apporté la lumière demandée, Aristide releva la carte d'une main tremblante, et, l'approchant du suif enflammé, il lut une seconde fois ce nom, ce nom fatal qu'il n'avait que trop bien lu d'abord, aux pâles lueurs du crépuscule, ce nom dont chaque lettre s'incrustait, en plomb brûlant, dans la chair du docteur, ce nom sorti de l'enfer : *Henri Savenay, docteur-médecin de la faculté de Paris.*

— Je suis ruiné, s'écria-t-il avec un morne désespoir, ma femme est ruinée, mon fils est ruiné, nous sommes tous ruinés !

Au retour de M^{me} Herbeau, ce fut bien autre chose, vraiment ! Elle apporta sous le toit domestique toutes les rumeurs de la ville. L'arrivée du nouveau docteur avait mis Saint-Léonard sens dessus-dessous. Il n'était bruit dans Saint-Léonard que de l'arrivée du nouveau docteur. Aristide avait des ennemis ; quel être supérieur n'en a pas ? Ses succès, ses cures merveilleuses, ses longues prospérités, qu'aucune gloire rivale n'était venue troubler jusqu'alors, lui avaient l'ait bien des envieux, et déjà plus d'une voix jalouse prophétisait la ruine de

Sion. Comme l'ancien Aristide, on s'ennuyait de l'entendre appeler le juste. L'arrivée du nouveau docteur fut donc accueillie par plusieurs avec une joie secrète, et par tous avec ce sentiment de bienveillance qui s'attache en province à tous les visages nouveaux. En quelques heures, le vieux soleil d'Aristide pâlit devant cet astre d'un jour. Débarqué de la veille, Henri Savenay avait à peine ouvert ses malles, qu'on exaltait déjà ses talens : c'était un élève de Dupuytren, l'orgueil de Dubois, l'amour d'Alibert, la providence des pauvres infirmes, l'espoir des mourans ; que n'était-il pas ? Il rendait la vue aux aveugles, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques. Il avait à peine montré le bout de son nez sur la place et sur les boulevarts, qu'on célébrait déjà sa grâce, son esprit, l'élégance de ses manières. Certes, le docteur Herbeau était un habile docteur, mais il avait fait son temps ; puis *Colette* était bien vieille et demandait un peu de repos ; puis la médecine avait dû faire bien des progrès et laisser le cher docteur Herbeau dans l'ornière ; puis Henri Savenay était de la faculté de Paris, et Aristide Herbeau de la faculté de Montpellier ; puis ceci, et puis cela. — Et l'on s'apitoyait sur Aristide, on affectait pour lui une compassion charitable. Il était bien cruel à son âge, après avoir régné si long-temps sans rivaux, de voir partager son empire et de ne laisser à son fils qu'une clientèle morcelée. L'établissement de Célestin devrait nécessairement en souffrir. Il faudrait renoncer à des prétentions désormais trop ambitieuses. M^{me} Herbeau ne serait-elle pas réduite elle-même à tenir sa maison sur un pied plus modeste ? Adieu les réunions du kiosque et les flots de bière mousseuse ! Le docteur Herbeau n'aurait plus désormais